

« La langue des Juifs du Pape » de Zosa Szajkowski

Entretien avec Michel ALESSIO, chargé de mission au Ministère de la Culture et auteur de la traduction

L'édition en français de l'ouvrage de Zosa Szajkowski, paru en 1948, est une première. Pourquoi avoir traduit ce livre ?

Pour le lire ! Les livres disponibles consacrés aux Juifs du Comtat Venaissin ne sont pas très nombreux, et portent principalement sur leur histoire sociale, économique ou institutionnelle. Les aspects culturels ne sont pas ignorés, mais il y a peu de choses sur les pratiques langagières concrètes en dehors d'approximations colportées de livre en livre, sans analyse critique. Seule exception : un passage de Moulinas, dans *Les Juifs du pape en France*, qui est une excellente mise au point, étayée et lucide.

J'étais donc attiré par l'ouvrage de Szajkowski signalé dans les bibliographies comme portant, lui, sur la langue des *Quatre communautés*, mais pas exploité parce qu'écrit en yiddish, ce qui, dans la situation linguistique qui est la nôtre, en barrait l'accès à la plupart des lecteurs potentiels, moi le premier. Il y avait une barrière de langue pour aborder cette question de langue : une véritable « mise en abyme » de la difficulté...

Dans la droite ligne de la mission qui vous est confiée au Ministère de la Culture, encourageant la traduction et le plurilinguisme, vous avez voulu franchir cette barrière

En effet : ou je me résignais à ignorer toujours ce que disait ce petit livre, ou -hypothèse bien improbable- j'attendais que quelqu'un le traduise, ou j'apprenais le yiddish et je pourrais alors en prendre connaissance. En le traduisant. Car je crois que je n'atteindrai jamais l'aisance d'une lecture rapide et d'une compréhension immédiate en yiddish, qui me permettent d'accéder directement et facilement à l'original, à *volonté*. Mais en mettant par écrit ce que je traduisais, et en travaillant sérieusement le texte, je pouvais du même coup en faire profiter d'autres que moi. D'où cette publication.

Vous avez évoqué, lors de votre conférence de Pernes, votre apprentissage du yiddish, mais cela n'a dû être ni très facile ni très rapide

Non, mais j'étais motivé, et vous connaissez le mot de Valéry Larbaud : « cette langue, je l'ai apprise comme on obtient l'amour d'une femme ». Du reste, on a tendance à exagérer la difficulté du yiddish, parce qu'il s'écrit avec l'alphabet hébreu, que peu de gens déchiffrent. Mais un alphabet, c'est une vingtaine ou une trentaine de lettres, ça s'apprend en une demi-heure, et pour la vie vous savez lire les langues qu'on écrit avec. Le yiddish est une langue européenne, dont les structures profondes et le lexique ne sont pas si éloignées de la plupart des autres langues du continent. Sous cet angle, c'est plus proche

du français, par exemple, que de l'hébreu... Et pour ma part, j'ai donc orienté mes efforts vers une « compétence réceptive » du yiddish : la compréhension de la langue écrite, pour mener à bien mon travail de traduction et non pour maîtriser la langue parlée. C'est une stratégie adaptée à mon objectif ...et à mes moyens.

Quelles sont les raisons qui vous ont amené à vous intéresser aux Juifs comtadins ?

On ne connaît jamais l'origine de ses inclinations, mais il est certain que la position des Juifs du Comtat à la croisée du monde juif et du monde occitan m'a stimulé. Deux univers culturels méconnus dans la France contemporaine, dont il ne faut cesser de dire combien la rencontre a été féconde dans l'Histoire. Les carrières du Comtat n'en étaient plus que l'écho étouffé, mais j'aime évoquer l'époque, véritable Âge d'or médiéval aux yeux d'Armand Lunel, où les Juifs d'oc, jouissant d'un statut plus libéral que partout ailleurs, contribuaient puissamment aux avancées de civilisation ; lorsque Narbonne était décrite comme une Jérusalem, que la famille des Tibbon traduisait Maïmonide, Avicenne, Averroès et les révélait à l'Europe entière, que des maîtres juifs enseignaient la médecine à la faculté de Montpellier au côté de chrétiens et de musulmans, et que la Cabbale s'élaborait en Languedoc, au XIII^e siècle, avant de rayonner sur l'Espagne et bien au-delà. Fantastique héritage dont nous sommes dépositaires, des Alpes aux Pyrénées. C'est tout cet arrière-plan lumineux qu'il faut avoir à l'esprit quand on s'intéresse aux Juifs comtadins.

Revenons au livre de Zosa Szajkowski...

Donnons-en tout d'abord le titre original, pour le plaisir : *Dos loshen fun di yidn in di arbo qehilès fun qomto-venesen*, « La langue des Juifs dans les quatre communautés du Comtat Venaissin ». Pour la version française, nous nous sommes arrêtés à *La langue des Juifs du Pape*, parce que l'appellation est aujourd'hui commune et répandue -le nom de notre association en témoigne-, mais il est bien entendu que « du Pape » n'exprime rien d'autre qu'une relation objective, en aucun cas une appartenance (je me souviens que dans un récent numéro de *l'Écho des carrières*, un lecteur précisait à juste titre qu'il n'était le Juif ni du Pape ni de personne).

Nous savons que vous contestez la thèse d'une véritable langue judéo-comtadine, comparable au yiddish des Achkénazes

En deux mots : pour Zosa Szajkowski, jusqu'au XVI^e siècle les Juifs du Comtat parlaient le provençal commun à l'ensemble de la population, puis, les deux siècles avant la Révolution, ils se sont mis à « utiliser » une langue nouvelle, née de la fusion de ce provençal avec l'hébreu et le français. Les témoignages écrits de cette langue postulée se réduisent à quelques mots ici et là, et à quelques textes artificiels d'argot hébraïsant manifestement fabriqués pour amuser : presque rien. Szajkowski établit les faits, reconnaît que les documents sur lesquels il s'appuie pour supposer une langue autonome sont quasi-inexistants et peu dignes de foi, mais il considère que cela tient aux hasards de la conservation des sources et au fait que la langue était sans doute peu utilisée à l'écrit. Il ne peut le prouver, mais pour lui elle a bel et bien existé...

Zosa Szajkowski prenait donc ses désirs pour des réalités ?

C'est un peu ça ; mais je m'attache à montrer dans mon introduction que l'hypothèse qu'il avance ne résiste pas à l'examen. J'ai développé ce point aux Rencontres de Pernes. Le provençal des Juifs comprenait des mots empruntés à l'hébreu, mais c'est tout ce qui le distinguait de celui des non-Juifs, et cela n'en faisait en rien une langue à part. Du reste certains termes sont passés dans l'argot provençal commun, comme *dabera*, « dire, raconter », de l'hébreu *dabar*.

C'est le désir qui parle chez Szajkowski : l'existence d'une langue autonome cadrerait mieux avec l'idée qu'il se faisait des Juifs comtadins, alors il la présuppose. Peut-être que tout simplement il projetait sa situation d'Achkénase, usager d'une « langue juive » distincte, sur celle des Comtadins du passé.

Comment expliquez-vous, chez un historien, ce déni de la réalité pour cadrer avec le désir ?

Ça n'a rien d'extraordinaire. Le discours sur les langues est le lieu de tous les fantasmes : les représentations qu'on s'en fait se substituent souvent à la simple observation des faits empiriques.

Malgré cette « déviance », les travaux de Zosa Szajkowski sont d'un grand intérêt

A vrai dire, si les conclusions de son étude sont contestables, celle-ci n'en reste pas moins d'une grande valeur. Il s'est livré à une enquête méthodique sur tous les documents susceptibles d'éclairer sa problématique, il explore tout, il exploite tout, et il en résulte plusieurs notes au bas de chaque page du livre, des centaines de références qui gardent aujourd'hui pour nous tout leur intérêt. Car il s'agit de pièces anciennes, d'introuvables, de manuscrits, d'inédits qu'il est allé fouiller dans les fonds des bibliothèques. Tout seul, en 1940, il a dressé en quelques mois le catalogue de ce qu'on peut appeler la « bibliothèque judéo-comtadine ». C'est la marque d'un historien authentique. Il est flagrant qu'il a tout lu, même s'il n'a pas tout compris et qu'il interprète parfois hâtivement. Il y a quelque chose de frénétique dans cette recherche.

Il faut s'imaginer les conditions de l'époque : la guerre, les lois raciales de Vichy, un jeune Juif polonais, 29 ans, engagé dans la Légion étrangère, blessé au combat, en convalescence au milieu des livres et des archives, mais dans un monde qui chavire, et il en a une conscience aigüe. Je veux voir dans cette fièvre de connaissance, cette *libido sciendi*, et dans l'effervescence qui le saisit, la volonté d'arracher quelque chose au cataclysme, la certitude que le temps presse et qu'il faut absolument produire, écrire, laisser des traces dans l'ordre de la culture pour combattre les forces d'anéantissement... Ça se révèle dans son écriture, rapide, fébrile, désordonnée. Il accumule les données, il écrit sans plan véritable, il se répète, mais il n'a pas le temps de se corriger, c'est comme s'il ne voulait rien laisser perdre des matériaux qu'il a rassemblés, tout livrer, tout sauver. Avec ce retour incessant et envoutant du syntagme *di komtadiner yidn, di komtadiner*

yidn, « les Juifs comtadins », jusqu'à plusieurs fois par phrase. Dans ma traduction, j'ai gardé l'organisation du mouvement de cette parole bouillonnante et heurtée.

Mais à côté de ses incontestables qualités d'historien, Zosa Szajkowski a aussi une face sombre...

Il faut bien aborder cet aspect du personnage. Disons qu'il avait une idée toute personnelle de la sauvegarde du patrimoine écrit... Les choses ont pourtant commencé sur le mode héroïque : en 1940, il participe au transfert à New York des archives historiques du YIVO, l'institut juif de recherche jusque là installé à Wilno en Lithuanie, où elles étaient en danger de destruction. Mais il envoie également de l'autre côté de l'Atlantique de nombreux documents qu'il avait « collectés » au fil de ses recherches sur les Juifs de la région provençale. Comme il ne peut pas tout transférer, il prend l'initiative de cacher une partie de ces archives. En 1941, il se retrouve à New York, et travaille au YIVO, justement. S'il peut poursuivre la rédaction de son ouvrage sur la langue, c'est qu'il a déjà sous la main une partie de la documentation, « récupérée » par ses soins dans divers fonds publics ou privés...

De son souci de protéger les archives juives de l'occupant nazi, il a basculé dans la maladresse et dans la malhonnêteté...avec la même frénésie !

D'un côté, il mettait ce matériel menacé à l'abri du péril. Mais c'était une initiative purement individuelle, et son action va se poursuivre bien au-delà de la nécessaire préservation. A la fin de la guerre, il est de nouveau en Europe, où il a servi, sous l'uniforme américain cette fois, dans les services du renseignement (ses talents de polyglotte sont appréciés). Il revient en Provence et retrouve les archives qu'il avait cachées en 1940. Mais au lieu de les remettre où il les avait prises, il s'arrange pour les faire transporter aux États-Unis par l'armée américaine. Et surtout il embarque quantité d'autres documents, qu'il déposera au YIVO ou vendra à diverses institutions. En fait, jusque dans les années 60, ce sont des dizaines de milliers de documents relatifs à l'histoire des Juifs de France qu'il va « transférer » outre-Atlantique. Toujours dans la « frénésie », oui. A titre d'exemple : dans le n° 48 de *l'Écho*, Élise Leibowitch et Renée Dray-Bensousan, sans directement nommer Szajkowski, signalent dans l'enregistrement des mariages du consistoire de Marseille des « lacunes » pour plusieurs périodes du XIXe siècle. Notre « sauveur » est passé par là : les registres sont aujourd'hui aux États-Unis.

Une historienne de l'American University de Washington, Lisa Moses Leff, qui travaille sur les Juifs de France et enquête en ce moment sur le « cas » Zosa Szajkowski, met cette ambivalence en évidence par la formule « rescue or theft ? » (sauvetage ou vol ?). Formule reprise pour titre d'une de ses conférences...

C'est Jean-Claude Kuperminc, directeur de la bibliothèque de l'Alliance Israélite Universelle, à Paris, qui m'a mis en contact avec elle. Il connaît bien l'affaire, et il l'a évoquée dans un article, pour la bonne raison que Szajkowski avait aussi fait disparaître des pièces importantes de cette bibliothèque, qu'il fréquentait dans les années 1949-50

Szajkowski a également été pris sur le fait dans les locaux de la Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg et condamné pour vol en 1963. Au moment de son suicide, en 1978, il était de nouveau sous le coup d'une accusation, pour vol de manuscrits précieux dans une bibliothèque de New York. Ajoutons pour finir qu'il avait la détestable habitude de démembrer les corpus qu'il avait pris « sous sa protection », et de les offrir à la vente à différentes institutions, si bien que les pièces d'un même ensemble sont aujourd'hui dispersées, parfois entre New York, Jérusalem et Carpentras. Un sacré pistolet...

Un gentleman cambrioleur...

Ou kleptomane, si vous voulez. J'avais l'habitude de dire que c'est un des aspects romanesques du personnage, avec son côté agitateur juif d'Europe centrale, ses équipées guerrières et toutes ces langues qu'il parlait. Je ne croyais pas si bien dire : il se trouve qu'un écrivain américain, Jerome Badanes, s'est largement inspiré de la vie de Szajkowski pour écrire *The Last Opus of Leon Solomon*, un roman paru en 1989. Je l'ai bien entendu immédiatement commandé...

Cette traduction est d'un grand intérêt pour la recherche et il est certain que les descendants des Juifs du Pape vont apprécier ce coup de projecteur sur le langage de leurs ancêtres

Je le souhaite. C'est une préoccupation constante chez moi : ne pas escamoter le versant « langagier » des situations historiques, ce qu'on fait trop souvent. C'est un éclairage indispensable sur les sociétés, sans lequel on ne parvient pas à les « penser » correctement, à les voir telles qu'elles sont. En l'occurrence, je voudrais contribuer à mieux faire discerner le visage juif de la culture occitane et le visage occitan de la culture juive, également occultés. Donner à voir par là que la France n'est pas un bloc culturel à une seule dimension, mais une pluralité de cultures elles-mêmes animées d'une pluralité interne.

Il serait étonnant que vous en restiez là...Parlez-nous de vos projets

Quand je vois les si nombreuses références de Szajkowski, non seulement aux textes de fiction, mais aussi aux ouvrages ou articles de recherche relatifs aux Juifs comtadins, et que la plupart sont introuvables en dehors de rares bibliothèques, je me dis qu'il vaudrait la peine de pouvoir disposer à nouveau des plus significatifs d'entre eux, les plus éclairants.

Quels sont ceux qui vous viennent à l'esprit ?

Je pense à tel ou tel article classique paru depuis plus de cent ans dans la fameuse *REJ*, *Revue des études juives*, je pense à la *Tragédie de la reine Esther* du XVIII^e siècle, par Lunel et Astruc, au *Sermon prononcé par le rabbin Jérémie Issachar, le 12 de la lune de Nissan* (1773), à *Harcanot et Barcanot* évidemment, au *Calendrier* de Raoul Hirschler à l'usage des Israélites pour l'année 5655, c'est-à-dire 1894-95, aux *Obros* (chansons hébraïco-provençales, *pioutim*) recueillies par Dom Pedro II d'Alcantara, ex-empereur du Brésil, et Ernest Sabatier, etc.

Ce sont ces œuvres, généralement courtes, qui composent ce que j'appelle la « bibliothèque judéo-comtadine ».

N'y a-t-il pas là un programme pour *l'Écho des carrières* ?

Oui, tous ces titres sont autant de richesses dont votre revue peut faciliter la diffusion.

J'ai lu quelque part que l'écrivain yiddish Schalom Asch avait écrit une nouvelle inspirée de la mort d'Achille-Jacob Astruc, « le dernier Juif de Cavaillon » ; je n'en sais pas plus, il faudrait trouver ce texte, mais je me verrais bien le traduire, en français et en provençal, pour enrichir ladite bibliothèque...

Vous l'aurez compris, Michel Alessio est intarissable sur ce qui le passionne...

Nul doute que nous reprendrons bientôt cette conversation, avec la possibilité d'enrichir nos échanges par les questions et les commentaires de nos lecteurs.

Propos recueillis par Roselyne ANZIANI

Iconographie

1	Michel Alessio
2	Zosa Szajkowski
3	Editions Vent Terral